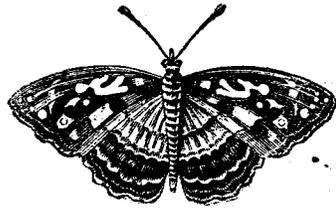


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire; rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPIERON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## UNE LEÇON DE BOTANIQUE.

Les fleurs sont un livre, un miroir... les fleurs ont une âme.

(Marguerite de Valois.)

... Elle avait dit un mot vague la veille, et ce mot, indifféremment tombé de ses lèvres, m'avait occupé toute la nuit. Aussi, dès le matin, honteux d'un espoir qui pouvait n'être qu'une fable, j'étais dans les champs. Enfin elle parut : je tremblais néanmoins de commettre une indiscretion, et, quand je l'abordai, ce fut comme par hasard. Elle prit mon bras, et me dit, en devenant rouge comme une cerise :

« On pourrait croire, en vérité, que c'est un rendez-vous ! »

Je ne sais rien de si doux qu'un bras de femme qui s'appuie légèrement sur le nôtre, si ce n'est pourtant ce long silence qu'elle garde et que l'on ne sait comment rompre. J'allais, pour sortir de ce cercle magique, tracé par l'embarras autour de mon esprit novice, j'allais lui parler assez gauchement de son mari, quand elle me prévint en me parlant de son cousin.

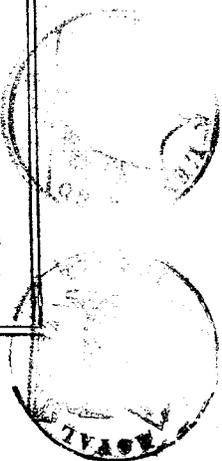
C'était un de ces types d'élégans dont certaines femmes raffolent. Fat, nul, haut en couleur, étalant à ses doigts des bagues de cheveux noirs, et sur sa poitrine, des tresses blondes, qu'il cachait vivement dès qu'on les avait vues. Par dessus tout cela, le gazouillement

de l'impertinence, et du musc aux cheveux, aux gants, au mouchoir. Je le haïssais.

Elle m'en dit beaucoup de mal, et cela me fit beaucoup de bien. Puis, de lui, l'entretien vint à moi par une transition que j'ai perdue. Elle me loua de mes études, de ma modestie, de mon progrès visible dans les manières élégantes; et ceci, entremêlé de ces légères critiques qu'une femme mariée se donne, avec tant de charmes, le droit de faire sans façon au jeune homme qui en est encore à ses débuts dans le monde.

Nous longions les bords de la Saône, en suivant les caprices du rivage, tantôt sur une fraîche pelouse, tantôt sur des cailloux aigus où je craignais qu'elle ne se blessât. De temps à autre, son bras pesait sur le mien, et, pour franchir d'un pied lesté les sources qui s'élargissaient en roulant sur la rivière, j'aidais à son élan; alors j'enlaçais timidement sa jolie taille svelte, et, ce qui me surprend encore, nous ne pouvions plus ressaisir le fil de nos discours.

Du reste, des élémens de causerie ne nous manquaient point. Les fleurs nous faisaient parler botanique; les villageoises, brunies par le soleil, rappelaient les villanelles de Florence; un chant d'oiseau la ramenait à Paganini, et les maigres cheminées de briques, qui s'élevaient en obélisques sur les maisons éparpillées de St-R\*\*\*, lui remettaient en mémoire les actives et laborieuses mœurs de G.... sa patrie. Je ré-



pondais assez mal, parce que j'avais une idée fixe; je bégayais des phrases décousues, et elle changeait de conversation....

Voilà qu'elle jeta soudain un grand cri... Elle m'échappa, bondit du côté de la rivière, et s'élança...

Tout mon sang ne fit qu'un tour. J'imaginai qu'elle venait de voir son mari, et que de désespoir... Quelle folie ! mais c'est que j'étais novice comme il n'est pas permis de l'être.

Il se trouvait en cet endroit un frère batelet que me dérobaient un monticule couvert de gazon.

Quand j'accourus pâle et bouleversé, elle, riieuse et debout sur ce plancher indécis, m'indiquait du doigt une petite fleur qui se balançait sur les vagues.

« C'est la Valisnérie, me dit-elle. »

Et lorsque tout troublé, je me trouvai auprès de la sémillante botaniste, elle assise, moi agenouillé :

« Voyez, continua-t-elle avec enthousiasme, ne sommes-nous pas favorisés du ciel ? Vous et moi allons être témoin d'un mariage. N'en perdez aucun détail, mon ami ; cette jolie fleur des eaux, si semblable à celle du jasmin, est la jeune fiancée du plus brillant séraïl ; ses esclaves nombreux vont bientôt venir faire cercle autour d'elle, d'elle seule, car la Valisnérie n'a pas de rivales. — Vous me parliez de gens qui s'aiment, et, sans le vouloir, les idées de printemps s'unissaient dans nos paroles à vos idées sur cette alliance des ames. C'est que le printemps est, en effet, la saison d'amour des fleurs. Les divers parfums qui circulent et que nous aspirons, remplissent l'air d'une électricité mystérieuse. La floraison n'est qu'un épithalame. C'est le concert des fiançailles, une déclaration d'amour universelle. Lorsque par les champs, sur les pelouses, sous les épais rameaux des platanes et des acacias, l'atmosphère s'embaume, il y a des fibres d'une délicatesse infinie qui vibrent simultanément. On ne respire pas les roses sans volupté, même lorsque la science ne nous a pas encore initiés aux secrets de leurs mystères : c'est peut-être un péril de l'ignorer, mais c'en est un plus grand, je crois, de le savoir.

» Vous concevez, Eugène, comment le printemps est devenu le lien commun le plus intarissable ? C'est qu'il y a de la passion dans l'atmosphère ; c'est qu'alors, respirer c'est aimer. Tout se comprend. Dans les beaux jours d'avril, quand les chaudes vapeurs du matin, sollicitées par les rayons du soleil, promènent dans la plaine un voile de rosée, se mêlent au bleu pâle des collines et au bleu d'azur du ciel ; lorsque les exhalaisons printanières des fleurs exaltent les sens et font épanouir l'ame; vous savez avec quelle avidité l'on déserte notre civilisation de murailles, nos rues brûlées, nos pavés poudrés de poussière et qui réverbèrent le feu. On cherche l'espace, on veut de l'air : le sang est plus rosé au bout des doigts, on l'entend bondir dans la poitrine, on a des larmes dans les

yeux, de la rêverie dans la tête, des émotions dans la voix.

» Revenons à la Valisnérie. Aussi bien, voilà ses fiancés. Regardez avec attention, comme ils sortent en foule du sein des eaux. A travers le cristal superficiellement agité de la rivière, n'apercevez-vous pas se dérouler et s'élançant sur leurs tiges en spirale, qui se déploie et se distend, les empressés amans de l'orgueilleuse ? Et comme elle se sent reine ! Qu'il y a de délices, de craintes et de coquetterie tout à la fois dans ses frémissements, ses agaceries et ses yeux ! L'indiscrète connaît son empire, elle est femme, elle se joue de ses adorateurs qu'elle attire. Enfin, les voilà tous réunis, déployant leurs coroles et leurs grâces. Admirez-la dans sa joie, quand elle préside à leur dénombrement... Tous sont encore à distance respectueuse, et occupent avec assez d'ordre, n'est-ce pas, une ligne circulaire ? N'y a-t-il pas de la déférence dans leur exactitude à ce saint rendez-vous ? Déjà vives et suaves, les plus pénétrantes odeurs nous frappent. Comme les rangs se resserrent ! comme le cercle se concentre !... Ne regardez pas, ne regardez plus mon ami !

» Tous et tour à tour ont salué l'épouse : elle a tressailli de leur contact et de leurs étreintes ! Que s'est-il donc accompli, lorsque les étamines ont lancé sur le pistil, ces poudres d'or odoriférantes ? Maintenant, elle va les quitter. Les époux resteront à la surface de l'eau. Comptez-les, Ernest, mais examinez d'abord la molle langueur de la Valisnérie, son calice qui se referme, ses coroles qui se reploient comme des paupières endormies : elle rentre timidement sous les vagues. Les ondulations flexibles de sa tige se reposent l'une sur l'autre comme les anneaux d'un ressort comprimé. Elles ramènent dans sa retraite humide, la fleur joyeuse, satisfaite... et mère ! »

Il y eut ici un silence.

« J'ai compté seize fleurs après le départ de la Valisnérie, lui dis-je. »

Elle ne me répondit point : elle rêvait. Mon cœur battait et je n'osais parler. Nous revînmes à pas lents. Enfin, comme nous rentrions chez elle par une porte dérobée :

« La nature a été bien généreuse envers les fleurs ! me dit-elle avec un soupir ! »

## VOILA !

Je voudrais effeuiller tout mon cœur, et vous dire  
Comme la nuit je pleure et comme, dans le jour,  
Au fond de moi j'entends une voix qui soupire,  
Disant AMOUR, et puis.... AMOUR !

Toujours AMOUR ! — Ce mot à lui seul me résume ;  
Et nul être ne pense, à me voir tout penché,

Qu'au centre de mon front couvre un brasier qui fume !  
— Au vulgaire Dieu l'a caché.

Et seul, moi je le sens qui brûle et se tourmente,  
Et me fait éclater les os, et les dissout,  
Quand, dévorante lave, il s'agite et fermente ;  
Et je dis, moi dont le sang bout :

Je voudrais, de ma bouche où toujours il se dresse,  
Dans une ame de feu laisser tomber un nom,  
Et que ce nom grandit au front d'une maîtresse  
Dont moi je serai le Memnon !

Car je voudrais garder son souffle entre mes lèvres,  
Et m'en emplir le sein et toujours m'en nourrir,  
Afin que dans mes nuits de frissons et de fièvres  
Il m'empêchât de tant souffrir.

Sur cette page blanche où plonge ma pensée  
Je voudrais écrouer les visions d'enfer,  
Qui passent à mes yeux, l'aile fauve et glacée,  
M'enlaçant d'un cercle de fer.

Car, moi, je porte au cœur un infernal mélange ;  
C'est Satan et c'est Dieu, c'est la terre et le ciel ;  
C'est le soupir qui joue aux deux lèvres de l'ange,  
C'est de la haine et c'est du fiel !

De la haine à briser entre mes doigts un homme,  
A rire de son cœur déchiré sous ma dent ;  
C'est... C'est... Mais comment donc faut-il que je le nomme !  
C'est aussi de l'amour ardent !...

De l'amour à ne voir, dans un bal qui tournoie,  
Qu'une tête de femme ; à ne suivre de l'œil,  
Qu'une femme, — la même ! — Une femme qui noie  
Ma pensée au fond d'un cercueil !

Car c'est bien un cercueil que l'ame d'une femme ;  
L'amour n'y saurait vivre ; et, quand un grand malheur  
Y trouve à moissonner encor, — C'est que l'infâme  
Comme un tombeau porte une fleur !

Et des hommes ont dit, des hommes que Dieu damne :  
« Le fou !.. Pétri d'amour, de haine et d'amitié... »  
Un autre a dit, je crois : « lui !... c'est un MONOMANE... »  
Et moi, sur tout, j'ai dit ; PITIÉ !

L.-A. BERTHAUD.

## THÉÂTRES.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous revenons, avec plaisir, aujourd'hui sur la belle partition de *Marguerite d'Anjou*, que nous avons entendue, pour la première fois, sur notre grande scène, jeudi dernier, et à laquelle nous n'avons pu encore consacrer que quelques lignes d'aperçu général. Comme cet ouvrage, remarquable sous

le rapport de la mélodie autant que sous celui de l'instrumentation, renferme des beautés du premier ordre, nous croyons lui devoir un article plus détaillé, et nous allons signaler les morceaux qui nous ont fait le plus de plaisir à une première audition. Nous avons jugé d'abord en masse comme public, nous allons analyser en détail comme artiste, car l'opéra nouveau en vaut bien la peine.

L'*ouverture*, car en toutes choses il faut commencer par le commencement, et l'*ouverture* d'un opéra n'est pas une chose indifférente, l'*ouverture*, disons-nous, est jolie, originale, et d'un bel effet dans les masses. L'*introduction* est admirablement coupée ; le *chœur* des soldats, mêlé à celui des vivandières, est une heureuse imitation de la nature. L'entrée de Norcester, qui arrive dans le camp de Marguerite, mérite aussi d'être citée ; elle fait une agréable opposition avec le *chœur* précédent, écrit d'un tout autre style. L'*air* de Marguerite, répété en écho par Norcester, est d'une mélodie charmante, et la phrase de basse qui s'unit au chant du Chef de Clan, est remarquable par son caractère d'apreté et de noblesse tout à la fois.

L'*andantino* de l'*air* de Lavarenne est plein de grâce, et le *solo* de violoncelles, qui se marie avec le chant, est d'un heureux effet. Lecomte a chanté cet air avec beaucoup d'expression et de méthode ; l'*allegro* en est brillant sans être trop surchargé d'accompagnemens. Lecomte l'a fait valoir d'une manière remarquable, et les applaudissemens que le public lui a prodigués ont dû lui prouver que la satisfaction qu'il causait était générale.

Le *duo* entre Isaure et Lavarenne est d'une mélodie charmante ; des transitions neuves et bien amenées font de ce *duo* un des plus jolis morceaux de l'ouvrage. Il a été, du reste, fort bien chanté par Lecomte et M<sup>me</sup> Pépin.

Le *finale* du premier acte est d'un magnifique effet ; la *prière* surtout mérite d'être signalée. Les roulades, faites par Marguerite et Isaure, et répétées par Lavarenne, sont d'une facture délicieuse ; aussi ce morceau a-t-il été généralement applaudi. L'*allegro* qui termine ce *finale* est plein de vigueur, et les masses en sont fort belles.

L'*air* de Norcester mérite aussi d'être cité, surtout l'*andantino*, qui est d'une facture large et grandiose. Serda le chante de manière à n'y rien laisser à désirer. Le début de l'*allegro* est incontestablement d'une beauté supérieure.

Le *trio* entre Lavarenne, Isaure et Morin, est encore une suave création. Le motif le plus délicieux en fait la base, et l'auteur a su en tirer parti avec tant d'art dans le courant de ce morceau, qu'il le reproduit à chaque instant, sans faire éprouver un moment d'ennui. Au contraire, ce motif, toujours adroitement ramené, ressemble, pour ainsi dire, à une

vieille connaissance, ou plutôt à un ami que l'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir.

Pour terminer enfin la nomenclature, un peu longue à la vérité, de tous les passages remarquables de *Marguerite d'Anjou*, nous citerons encore le *chœur* des montagnards qui est réellement superbe et surtout profondément coloré de localité, et par conséquent scénique ; qualité bien rare dans toutes les partitions italiennes, et même dans beaucoup de partitions françaises qui imitent souvent les défauts de l'école transalpine sans pouvoir imiter les beautés qui les rachètent. Le passage : *Je l'ai vue ! c'est la reine, elle est seule, éperdue*, est admirable pour la situation. Gluck n'aurait pas mieux rendu ces paroles, lui qui a porté à un si haut degré de perfection la déclamation lyrique. La vérité, ainsi saisie et imitée avec bonheur, ne peut manquer d'être sentie par le public, et de trouver du retentissement dans les cœurs. Aussi avons-nous vu avec plaisir que le parterre l'avait parfaitement comprise et appréciée.

La scène où Marguerite se jette aux pieds de Norchester est parfaitement écrite, et a été bien rendue par M<sup>lle</sup> Alceste.

Le *chœur* qui commence le troisième acte est de la plus heureuse mélodie. Il a un caractère de fraîcheur vraiment remarquable. Mention honorable, pour la seconde fois, à Messieurs et Dames des chœurs qui l'ont exécuté avec précision, goût et justesse.

Le grand air d'Isaure, au troisième acte, est d'une fort belle facture et d'une mélodie touchante ; M<sup>me</sup> Pépin l'a fort bien chanté. Cette cantatrice, à laquelle nous nous sommes déjà plusieurs fois empressés de reconnaître de la pureté et beaucoup de justesse dans la voix, a chanté avec infiniment d'âme et de goût le *cantabile* : *Je brise la chaîne cruelle !* Nous avons de plus remarqué en elle, dans ce morceau, des notes graves qu'elle a fort belles et qu'il est bien rare de trouver dans une voix de *soprano*. Cet air a été généralement applaudi, et l'actrice était bien pour quelque chose dans les applaudissements.

Lecomte, nous le répétons comme un acte de justice, a été fort bien dans son rôle. Serda a bien saisi le caractère et le costume du personnage qu'il représentait ; c'était bien le Chef de Clan décrit avec tant de vérité par Walter-Scott. Dabadie a eu du comique dans le gascon Morin, et il a chanté comme il chante toujours, c'est-à-dire avec goût et pureté. M<sup>lle</sup> Alceste a eu de la dignité dans le beau rôle de Marguerite, et M<sup>me</sup> Pépin s'est acquitté avec succès du personnage d'Isaure. Enfin, MM. Gagnon et Baptiste ont concouru à rendre l'ensemble de la représentation très-satisfaisant ; nous recommanderons seulement à ce dernier d'avoir à l'avenir un costume plus analogue à l'époque où se passe la scène, et à s'abstenir de toute broderie. Il est vrai que celui qui joue l'auber-

giste de *Fra-Diavolo* avec un costume espagnol, peut bien se tromper une seconde fois.

Au résumé, à cela près de l'incendie qui termine la pièce et qui a paru mesquin et absurde, *Marguerite d'Anjou* n'a pas laissé grand'chose à désirer, et sera sans contredit un des ouvrages du répertoire actuel les plus remarquables sous le rapport de la composition musicale et de l'exécution scénique.

### CHRONIQUES LYONNAISES.

Voici les vers de M. Léon Halevy, récités à l'Opéra-Comique par Ponchard, le jour de la mort d'Héroid ; la circonstance leur donne à nos yeux un nouveau mérite :

Il n'est plus ce chantre brillant,  
L'auteur des doux accens que vous venez d'entendre !  
Et le dernier laurier cueilli par son talent  
Ne pourra qu'ombrager sa cendre !  
Jeune d'âge et vieux de succès,  
Il meurt à quarante ans ! Il meurt dans sa victoire !  
Honorons sa tombe où la gloire  
Place une palme pour cyprès !  
Ainsi brille et s'éteint l'étoile fugitive !...  
Adieu bonheur, triomphe ! adieu riche avenir !...  
Il expire, appuyé sur sa harpe plaintive,  
Et son dernier accord fut son dernier soupir.  
Héroid, prends ton essor vers une autre patrie !  
Tu trouveras là-haut, réunis par le sort,  
Weber, Cimarosa, ces enfans du génie,  
Comme toi morts au printemps de leur vie,  
Et comme toi triomphans de la mort !



— M. Toussaint, ancien militaire, et commissaire de police depuis la révolution de juillet, vient de recevoir la croix d'honneur, pour laquelle il avait été porté aux Cent-Jours. Mieux vaut tard que jamais !

— On assure que le nommé Guerre, condamné à mort pour le double assassinat du Grand-Camp, vient d'obtenir la commutation de sa peine en détention perpétuelle. On l'enverra peut-être tenir compagnie, dans un *couvent*, à Caroline Paradis, également condamnée à mort pour un horrible assassinat, et également graciée !

— Il y a en ce moment à Ste-Pélagie un jeune homme qui pour 80,000 fr. d'acceptations en blanc a reçu 60,000 francs de blocs de marbre brut, 11,000 fr. de souricières en bois, 6,000 fr. de cannes en fer et 3,000 fr. d'espèces.

Les blocs de marbre sont encore dans la carrière ; les souricières ont été vendues 700 fr. ; les cannes 460 fr. ; ce qui a produit en tout 4160 fr. sur lesquels le courtier en a prélevé 2,000 pour sa commission ; il est donc resté net au jeune homme 2160 fr. et cinq ans de prison ! Faites donc des affaires à Paris !